

1. la guerre des sexes

Freud lui-même ne l'avait-il pas prévu ? Les féministes partiraient en guerre contre ses textes qui, à propos des femmes, seraient emplis de préjugés masculins. La question de la femme soulève en effet l'opposition non seulement à l'extérieur mais au sein même de la psychanalyse, y déclenche une véritable guerre intestine : les psychanalystes femmes retournent la psychanalyse contre son fondateur, l'accusant de prendre parti, parti pour son sexe, à cause de son sexe. Bref, disent-elles, sur la femme, un homme, fût-il Freud, ne saurait tenir un discours objectif, neutre, scientifique : il ne saurait que *spéculer*, c'est-à-dire philosopher, construire un système destiné à justifier une « *idée fixe* », tendancieuse fondée non pas sur l'observation mais sur l'auto-perception. C'est dire qu'il ne pourrait que friser la folie, la paranoïa.

Dans sa conférence, *La féminité (Die Weiblichkeit, 1932)* (récemment dénigrée — et ô combien — par une psychanalyste¹) Freud qui s'adresse à des hommes et à des femmes — Mesdames, Messieurs, dit-il en début de conférence, répétant une formule apparemment banale pour mieux en faire par la suite réson-

1. Luce Irigaray, *Speculum de l'autre femme* (Minuit, 1974).

ner toute l'étrangeté énigmatique — Freud, non sans ironie, souligne qu'à chaque fois qu'un point était en défaveur de la femme, les psychanalystes femmes soupçonnaient les hommes de préjugés masculins fortement enracinés qui les empêcheraient de se montrer impartiaux.

Afin de dissiper de tels soupçons, différents arguments sont invoqués par Freud : le recours à la psychanalyse comme arme de controverse ne peut permettre de décider, de trancher entre Freud et les psychanalystes femmes. La psychanalyse est une arme à *double tranchant* qui pourrait aussi bien se retourner contre les discours des femmes, car elle permet aussi de trouver compréhensible que le sexe féminin ne puisse pas et ne veuille pas accepter ce qui s'élève contre ses désirs les plus forts : par exemple, contre ce qui contredit une égalité ardemment convoitée avec l'homme ; elle permet donc de comprendre le refus massif par les « féministes » de la conception freudienne du surmoi féminin qui, selon elles, aurait seulement pour origine le « complexe de masculinité » de l'homme et serait une justification théorique à la tendance innée de l'homme à mépriser et réprimer la femme².

C'est presque toujours, en effet, à propos de la conception du *surmoi féminin*, et de l'infériorité intellectuelle et culturelle de la femme que fonde une telle conception, qu'éclate le litige ; et il faut à Freud un véritable héroïsme pour oser exhiber des conclusions qu'il sait explosives : « On hésite à le dire, mais on ne peut se défendre de l'idée que le niveau de ce qui est moralement normal chez la femme est autre. Son surmoi ne sera jamais si inexorable, si impersonnel, si indépendant de ses origines

2. Cf. *Sur la sexualité féminine* (1931) — Comparaison y est faite avec l'arme à double tranchant de Dostoïevski dans *Les frères Karamazov*.

affectives que ce que nous exigeons de l'homme. La modification de la formation du surmoi suffit à expliquer les différences morales entre la femme et l'homme. Nous ne nous laisserons pas détourner de telles conclusions par les arguments des féministes qui veulent nous imposer une parfaite égalité de position et d'appréciation des deux sexes³. »

Et à propos de la différence de destin du complexe d'Édipe chez la fille et le garçon responsable de la différence de leur surmoi respectif : « La réclamation féministe d'une égalité de droits entre les sexes n'a pas ici une grande portée⁴. »

Moi Freud, La Vérité, je parle et la Vérité saura bien résister à toutes les pressions, à toutes les revendications « féministes » plus ou moins hystériques ; car si, ô femmes vous voulez utiliser la psychanalyse contre moi, je saurai bien mieux la retourner contre vous, tout en faisant semblant de vous accorder quelques concessions, de consentir quelques compromis pour faire cesser entre nous la guerre des sexes et rétablir entre hommes et femmes psychanalystes une « entente polie » : grand seigneur, je vous accorde volontiers que la « féminité pure » et la « masculinité pure » sont de pures constructions théoriques et que le contenu de telles constructions spéculatives reste bien incertain. Je suis prêt à accorder également que la plupart des hommes demeurent bien en deçà de l'idéal masculin car « tous les individus humains par suite de leur constitution bisexuelle et de leur hérédité croisée possèdent à la fois des traits masculins et des traits féminins⁵ ».

Dans cette guerre intestine, la thèse de la bisexualité

3. *Quelques conséquences psychologiques de la différence anatomique entre les sexes* (1925).

4. *La disparition du complexe d'Édipe* (1923).

5. *La féminité* (1932).

est une arme qui devrait mettre fin aux récriminations des femmes psychanalystes : le discours blessant que Freud tient sur les femmes ne les concernerait pas, elles, femmes exceptionnelles, plus masculines que féminines : « Grâce à la différence des sexes, nos discussions à propos de la féminité eurent un attrait (*Reiz*) particulier, car chaque fois qu'un parallèle semblait devoir être défavorable à leur sexe, ces dames nous soupçonnaient, nous analystes mâles, d'être farcis de préjugés profondément enracinés qui nous empêchaient de nous montrer impartiaux. En revanche, nous pouvions facilement éviter toute impolitesse en demeurant sur le terrain de la bisexualité. Nous n'avions qu'à dire : « Mais voyons ! cela ne vous concerne nullement. Vous savez bien qu'à ce point de vue vous êtes une exception, plus viriles que féminines ⁶. »

Plus viriles que féminines, voire homosexuelles. *Psychogénèse d'un cas d'homosexualité féminine* (1920) souligne que la patiente « étant proprement féministe, trouvait injuste que les filles n'aient pas le droit de jouir des

6. *Ibid.*, G.W. XV, p. 124. Nous retraduisons la plupart des textes cités extraits de *La féminité* ; la traduction française est des plus déplorable et omet de nombreux passages. Il ne nous semble pas innocent, en effet, que la plupart des critiques portées contre Freud se fondent sur cette « traduction » française. Luce Irigaray prétend que la traduction la plus minutieuse n'aurait pas changé grand-chose à la signification de ce discours sur « la féminité » (p. 9, note 1 de l'Opus cité). On peut, du moins, en douter et se demander pourquoi, tant qu'à faire, Luce Irigaray continue d'user presque toujours d'une traduction qu'elle sait être mauvaise, si ce n'est pour les besoins de « la cause ». Celle de la Féminité ? Il ne s'agit pas, se reportant au texte allemand, de tenter de « sauver » Freud à tout prix, (nous ne le « sauverons » pas plus qu'elle) mais de faire preuve seulement de l'honnêteté intellectuelle minimale qui consiste à critiquer un auteur en fonction de ce qu'il a dit et non de ce qu'on s'efforce de lui faire dire : la critique en est d'autant plus forte. A consulter le texte de Freud, on s'aperçoit, en outre, qu'il est beaucoup plus complexe, plus hétérogène que ne le laisse supposer la traduction française. Nous y reviendrons.

mêmes libertés que les garçons et d'une manière générale se révoltait contre le sort de la femme ».

La thèse de la bisexualité n'est pas seulement la thèse que Freud défend, elle lui sert aussi de défense contre les accusations d'antiféminisme et elle est, elle aussi, à double tranchant. Elle permet à Freud de répéter le discours phallocratique le plus tenace, le plus traditionnel et le plus métaphysique : si vous femmes êtes aussi intelligentes que les hommes, c'est qu'en réalité vous êtes plus viriles que féminines. Elle permet donc de clore la bouche aux femmes, de mettre fin à leurs réclamations et revendications. Mais cette thèse permet aussi de faire bouger les catégories métaphysiques qu'elle rend problématiques puisqu'elle affirme le caractère purement spéculatif de l'opposition masculin/féminin. La thèse de la bisexualité implique donc que Sigmund Freud lui-même ne saurait être *purement et simplement* un homme (*vir*), qu'il ne saurait donc avoir des préjugés *purement* masculins. Ce grief révèle seulement les préjugés métaphysiques de ceux qui l'invoquent.

Pourtant Freud ne recourt jamais pour se défendre à cet argument, il n'exhibe jamais sa féminité comme il se plaît à exhiber la virilité de ses collègues féminines. La thèse de la bisexualité déclarée principiellement valable pour tous les humains est en définitive utilisée seulement comme une arme stratégique à propos des femmes, on aura l'occasion de le vérifier. Et tout se passe comme si Freud clamait bien haut l'universalité de la bisexualité pour mieux dissimuler la dénégation silencieuse de sa propre féminité, sa paranoïa.